



Julien Green

Œuvres complètes

V

TEXTES ÉTABLIS, PRÉSENTÉS ET ANNOTÉS

PAR JACQUES PETIT

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

JULIEN GREEN

*Œuvres
complètes*

V

TEXTES ÉTABLIS, PRÉSENTÉS
ET ANNOTÉS PAR JACQUES PETIT

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1977.

JOURNAL

[*suite*]

VII. LE BEL AUJOURD'HUI

[suite]

(1956-1957)

2 janvier 1956. — Hier, je relisais des lettres de lady Mary Wortley Montague¹. Il y en a une où cette dame dont les goûts ne font aucun doute, je pense, décrit une visite à un couvent de Vienne. Elle a l'occasion de s'entretenir avec une religieuse, superbe créature que l'étrangère regrette avec véhémence de voir s'ensevelir vivante dans un cloître. Ce qui met le comble à sa tristesse et à son indignation, c'est que la nonne en question prétend être parfaitement heureuse. Et l'Anglaise de nous dire que son « zèle antipapiste » en est furieusement augmenté. Une si belle fille...

— Le livre sur Josefa, cette petite couturière espagnole qui est morte religieuse à Poitiers, vers 1924². Ses visions fréquentes du Christ, ce voyage en Enfer où le diable l'a traînée avec la permission de Dieu, que tout cela reste espagnol ! « Holà ! Te voilà ! » le cri des démons accueillant une âme de réprouvé, l'obscurité, la puanteur de ce lieu, la souffrance qui ne prend jamais fin, les hommes et les femmes de toutes conditions qu'on y voit, des religieux aussi... À côté de cette horreur, il y a des paroles du Christ qui sont merveilleuses. On peut penser ce qu'on voudra de révélations de ce genre. Le fond est vrai. Je me souviens d'un religieux qui disait devant moi : « Le monde aura tout ce qu'il veut en Enfer. Il veut l'argent, les plaisirs. Il aura tout cela. » Il l'a aujourd'hui d'une manière à la fois illusoire et délicieuse ; il ne sait à quoi il touche.

3 janvier. — Continué la lecture de Bremond³. L'écrivain a quelque chose qui agace, des coquetteries de style, mais c'est un bon explorateur, ou en tout cas, un

explorateur qui a de la chance. Il cite des textes magnifiques, il exhume des trésors. Il a été pour moi, voici quinze ans, un guide dans la patrie des mystiques et de tous ceux qui croient à l'invisible et qui y croient de telle sorte que leur vie quotidienne en est bouleversée. C'est là, pour moi, la vérité, alors que la politique, par exemple, est le pays de la pseudo-vérité dont il ne reste *rien* au bout de quelques mois...

4 janvier. — Dans une lettre de Keats, ceci : *Je pousse toute chose à l'extrême, en sorte que si j'ai la moindre petite contrariété, elle devient, dans l'espace de cinq minutes, un sujet digne de Sophocle*¹. Souffert un peu de cela toute ma vie avec cette différence que mon imagination, sans grossir les faits, tend à les déformer et à les dénaturer. C'est peut-être le romancier qui travaille en moi ! Or le romancier en moi n'est autre que le fou que j'aurais été peut-être si je n'avais pas écrit de romans. Sans doute, j'exagère un peu, mais mon équilibre, je le dois à l'encre et au papier².

— Bremond. Oh, monsieur l'abbé, comme vous exaspérez votre lecteur quand vous lui donnez à entendre que vous le croyez au courant de toutes sortes de choses, alors que vous savez parfaitement qu'il n'en sait rien du tout ! Cela vous permet d'étaler *modestement* votre savoir.

— Les amoureux tiennent à peu près tous le même langage, poussent les mêmes soupirs, menacent de se jeter dans le même fleuve, cette Seine obligeante. Un mois se passe. On leur parle de ces grandes douleurs dont ils vous ont assommé et ils vous regardent d'un air candide et fort surpris : « Moi ? Amoureux ? Vous rêvez. Je ne sais même plus de qui vous me parlez. » Ce qui est piquant, c'est qu'ils étaient sincères.

— Rien de plus rigoriste que les laïcs, quand ils s'y mettent, surtout s'ils sont un peu bambocheurs. Ils deviennent alors grands docteurs parmi les pharisiens et ne permettent pas le moindre écart de conduite ou ce qu'ils jugent tel. Ils sont hantés de morale.

6 janvier. — L'inconvénient de ce journal est qu'il tue ma correspondance ; je veux dire que je mets dans ces pages tout ce que je voudrais et pourrais dire à certains qui m'écrivent, et c'est pour cela qu'il a si souvent

le ton un peu confidentiel d'une lettre. Donner ensuite tout cela au public est difficile... J'essaie d'empêcher le journal posthume de remonter à la surface, mais j'ai des moments de distraction¹...

— Je pensais aujourd'hui que le monde entier se ligue contre l'âme qui veut aller à Dieu. Les plus insignifiantes circonstances nous éloignent parfois de l'amour. Quel mal y a-t-il à écouter de la belle musique ? Mais quoi, par le souvenir d'un événement déjà fort loin dans le passé, elle nous corrompt et nous rend le goût du bonheur terrestre. La création est-elle offerte à l'homme pour le perdre ? Je connais la voix qui me dit cela.

— Je vois clair pour le prochain et ne m'aveugle que sur moi.

— *We owe God a death.* « Nous devons à Dieu une mort. » Cette parole célèbre² me revient quelquefois à l'esprit sous toutes sortes d'aspects, car elle change suivant la perspective dans laquelle on la voit, mais elle a perdu pour moi sa force d'épouvante.

7 janvier. — Dans Logan Pearsall Smith, de bonnes pages sur les inconvénients qu'il y a à présenter Shakespeare à la scène, tout le côté mélodramatique auquel on ne prenait pas garde à la lecture paraissant alors à plein. Ce que font les personnages empêche de comprendre ce qu'ils sont. Coleridge, Lamb, Hazlitt et Goethe ne pensaient pas autrement. L'auteur remarque (pas sûr qu'il ait tout à fait raison, mais il y a quelque chose à démontrer et il va loin) la facilité avec laquelle on peut transposer une scène de Racine d'une pièce dans une autre sans obtenir un changement de ton, alors qu'une scène de *Lear* transposée dans *Romeo* ne peut que jurer, parce que chaque pièce de Shakespeare est un univers en soi et totalement différente de toutes les autres. Ailleurs il dit avec une certaine drôlerie : *Au premier hurlement de déclamation anglaise, je suis prêt à faire ma valise et à regagner mon pays natal.* (Il est américain.) Et il ajoute : *Il n'y a pas de plus grande tragédie de Shakespeare qu'une représentation de Shakespeare*³.

9 janvier. — Un livre décevant sur l'Eucharistie. Il y aurait tant à dire, pourtant. Nous ne sommes pas sur

terre pour autre chose que nous unir à Dieu et tout le reste est faux, même si tout le reste a l'air vrai et colossalement vrai : la société, l'argent, les passions, la littérature (celle-là!).

— Le bizarre supplice de la correspondance. Pourquoi m'est-il si difficile d'écrire des lettres ? J'en reçois qui exigent des réponses, je dis bien qui *exigent* des réponses, et alors ? Et alors quoi ? Alors, rien. Il n'y a pas de réponse. Souvent cela me tient éveillé. J'écris mentalement la lettre qui n'existera jamais que dans cet état.

— Alors qu'il faisait déjà nuit, je suis entré à Saint-Sulpice. Ça et là, contre des piliers, des lumières éblouissantes. Il y avait d'immenses régions d'ombre et les voûtes jetées violemment dans un éclairage brutal. Beauté des proportions qu'on ne saisit bien que dans cette lumière étrange et un peu fantastique.

17 janvier. — Dans l'autobiographie de M. Hamon, il y a cette pensée que nous voyons d'autant plus clairement les défauts de notre prochain que c'est le démon qui nous les montre. L'auteur me paraît à l'extrême pointe du jansénisme quand il dit que communier, c'est ne point communier (par humilité s'entend)¹. Qu'on ne se récrie pas trop vite. L'*Imitation* n'est pas loin de penser de même : *Si quis interdum abstinet humilitatis gratia... laudandus est de reverentia* (liv. IV, chap. x)². Néanmoins il y a là quelque chose qui me trouble.

21 janvier. — Cette nuit, j'ai brûlé un assez grand nombre de papiers. Il m'en a coûté, je l'avoue, extrêmement. Debout devant le feu, je tisonnais ces pages en pensant qu'il y avait derrière moi, pour m'aider à faire ce geste difficile, des générations de croyants, tous ceux de ma famille, qui ont cru avec force, ceux qu'on appelait un peu légèrement des fanatiques et qui me soufflaient à l'oreille : « Mieux vaut brûler tout cela que de brûler soi-même... »

22 janvier. — Ce geste si simple de glisser sous des bûches qui flambent quelques papiers. Geste impossible à faire, semble-t-il, mais une fois que c'est fini, on s'aperçoit que ce n'était rien... Beaucoup de ces papiers seraient jugés inoffensifs par la plupart des gens, mais

je suis fait de telle sorte qu'à certains jours, tout m'est poison.

— Souris des pages de Duguet sur la rébellion des anges au moment de la création de l'homme¹. Tout est décrit et l'on pense y être. Il y a même une analyse psychologique de Lucifer et un tableau du chemin qu'il parcourt pour aller de l'obéissance à la révolte. Sans doute y avait-il de la naïveté chez les auteurs de ce temps, mais c'était un des caractères de leur foi. Nous sommes désabusés sur bien des points, mais plus pauvres sans être plus intelligents.

— Je lisais tout à l'heure un article sur les progrès accomplis dans l'invention d'armes nouvelles qui permettraient à la Russie et à l'Amérique de s'anéantir mutuellement en passant par-dessus l'Europe. C'est tellement monstrueux qu'on est en droit de se demander si c'est sérieux. Le minuscule satellite artificiel qu'on va lancer un de ces jours sera comme un cerveau volant auquel nous pourrions poser des questions sur les espaces infinis. Je parlais de la naïveté des temps passés. La nôtre est scientifique et pédantesque.

24 janvier. — Il est inutile d'essayer de devancer l'action divine. Notre âme est un abîme où nous jetons en vain les yeux. Nous n'y voyons presque rien, mais qu'il s'y passe quelque chose, qu'il y ait là un grand drame, cela est sûr; c'est le drame du salut d'Adam. L'Église nous présente ces choses de son mieux, mais dans un langage nécessairement imparfait, qui est le langage humain. Elle nous rend habituelles des idées extraordinaires qui perdent beaucoup de leur force avec le temps. Bienheureux l'homme qui, en vieillissant, peut sentir le mystère grandir par-delà les mots... Dans la seconde Épître aux Corinthiens, chapitre iv, il est dit que l'Évangile est caché à ceux qui se perdent. Il y est dit également que les choses visibles sont temporelles et seules les invisibles éternelles². Ce chapitre, avec les Évangiles, le psaume XXIII, le psaume L, tout le psaume CXVIII, les derniers chapitres d'Isaïe et certains d'Ézéchiel (le 33^e notamment) sont pour moi de grandes lumières qui brillent dans ma nuit³.

— Un petit homme au regard pétillant de sottise... Il n'en est pas moins profondément convaincu qu'il est

spirituel et fort intelligent, comme il a l'obligeance de nous le faire remarquer lui-même. Il ne prononce pas dix phrases qu'il ne s'y glisse un sous-entendu qu'il croit plaisant et dont il faut sourire, en clignant de l'œil, si possible. Toutefois, il nous donne à entendre qu'il sait aussi être sérieux et qu'il étudie l'astronomie. À ces mots, je dresse l'oreille : le voilà réhabilité à mes yeux. Je lui dis : « Je n'entends rien à l'astronomie, mais je ne me lasserai jamais de regarder les étoiles. — Regarder les étoiles ! Moi, je ne regarde jamais les étoiles. — Ne jetez-vous jamais un coup d'œil vers le ciel, pour voir si elles sont toutes là ? » lui ai-je demandé en riant. « Non, ce qui m'intéresse, c'est l'univers. » Il me semble à la fois très futile et très lourd, mais ce n'est pas un mauvais homme. Il a un mépris souverain pour la littérature. Ces lignes ne lui tomberont jamais sous les yeux.

2 février. — Il y a une sorte de lune de miel entre le corps et l'âme dans l'enfance et jusqu'aux environs de la vingtième année. Plus tard on sent le poids des liens de cet extraordinaire mariage.

— Hier je disais à Robert : « Il m'a fallu des années et des années pour apprendre ma table de multiplication. Enfant, on me terrifiait en me demandant tout à coup : "Neuf fois huit ?" C'était les huit qui me gênaient. Jusqu'à seize ou dix-sept ans, je n'ai jamais bien su que neuf fois huit faisaient cinquante-six... » Robert a éclaté de rire tout d'un coup : « Mais neuf fois huit ne font pas cinquante-six^a ! »

3 février. — Au milieu de la nuit, une femme est réveillée par un coup de téléphone et reconnaît aussitôt la voix d'un jeune homme avec qui elle a une liaison. « Qu'est-ce que c'est que ce sifflement ? demande-t-elle. — C'est le gaz. Je suis en train de me suicider. » Elle ne le croit pas. Ils parlent jusqu'à cinq heures du matin. La voix de l'homme se fait de plus en plus indistincte, car il a pris un soporifique. Il dit enfin : « J'ai dit tout ça pour te faire peur. » Et il raccroche. Que fait la femme ? Elle se rendort. Croirait-on une pareille histoire dans un roman ? Mais la vie se moque bien de la vraisemblance quand elle écrit ses romans à elle. Or, l'homme est vraiment mort. Avait-il voulu aller jusqu'au bout de ce sui-

cide ? Il me semble que lorsqu'on veut mourir, on ne téléphone pas pour dire qu'on est en train de se tuer. Mais la mort l'a pris au mot.

6 février. — C'est un enfantillage de tenir à ce que nous avons appris, car ce que nous savons ne pèse pas lourd, mais j'admire ceux qui savent bien ce qu'ils savent, qui ne le savent pas à peu près. Avec le temps, je l'avoue, je perds le goût d'apprendre pour acquérir quelque chose que je ne garderai pas. C'est être qui devient passionnant ; je ne veux pas dire s'accrocher à la vie, mais se dégager de ce qui change. Laissez tomber, disait souvent Fénelon.

— Un article de Cartier sur les dernières théories des astronomes¹. L'univers respire. Après l'expansion (dans laquelle nous sommes), il y aura la contraction qui nous anéantira dans quinze milliards d'années ! La création sans cesse renouvelée, les galaxies qui s'en vont dans l'espace, au-delà d'une frontière infranchissable à notre curiosité... Disparues, elles sont remplacées par d'autres — et cela sans fin. Nous avons été élevés dans un univers où tout était encore à sa place, la terre, le soleil, les étoiles, et instinctivement nous nous mettions au centre de tout cela, nous avions l'illusion d'une sorte de tranquillité dans les espaces infinis... On regardait le ciel avant de se coucher. Orion est là. Là-haut, la Grande Ourse. Et maintenant ces chiffres et ce remue-ménage qui font chavirer la tête. La vérité est que le Moyen Âge se prolonge en nous à notre insu. Nous en sortons peu à peu, mais nous traînons après nous de grands lambeaux de l'histoire de l'humanité dont nous ne nous dépeignons pas facilement. Cet article vaut mieux que bien des livres dits de piété.

— Dans un ouvrage qu'on m'a prêté, lu l'histoire d'une petite fille de Palestine qui regarde avec beaucoup de chagrin des oiseaux morts qu'elle aimait et qu'elle a tués sans le vouloir en leur donnant un bain. Elle est chrétienne. Une voix lui dit : « Tout passe ainsi. Veux-tu que je reste avec toi ? Veux-tu me donner ton cœur ? » Cela l'a menée au Carmel. Quelques-uns d'entre nous ont entendu cette voix, la même voix, et ne l'ont pas écoutée². Il y a là de quoi remplir de tristesse une vie entière. Je lis avidement l'histoire de cette prédestinée. Dans le jardin

du Carmel, en France, elle s'élève au-dessus du sol jusqu'au niveau des arbres. La supérieure lui ordonne de descendre doucement. La jeune religieuse qui ne sait où elle est, obéit, mais laisse ses alpargates¹ accrochées aux branches d'un arbre. Revenue à elle, elle voit qu'on lui en a donné d'autres et demande où sont les siennes. On lui dit de ne pas poser de questions. Elle décrit sa mort et, en riant, l'aspect qu'elle aura. Dans son cercueil, elle étend les bras en croix. Impossible de refermer le couvercle. On les lui remet le long du corps. Elle les étend de nouveau. On lui commande au nom de l'obéissance de les garder immobiles le long du corps et elle obéit².

13 février. — L'orgueil des purs qui n'ont aucune faute grave à se reprocher, ce piédestal de vertu que nous érigeons sans le savoir et sur lequel nous montons avec une fausse humilité horrible... Dieu a la bonté de nous en précipiter et nous nous étalons dans la boue. Je ne dis pas que Dieu le veut, mais qu'il le permette, cela est sûr. L'orgueil est surtout ridicule et il y a ceci qu'on ne remarquera jamais assez, c'est qu'il rend stupides les plus intelligents, les plus fins des hommes, et les plus méfiants. J'ai vu les personnes les plus modestes empocher la fausse monnaie des compliments comme s'il s'agissait de louis d'or.

— Deux choses qu'on peut regarder indéfiniment : le feu qui brûle et la neige qui tombe. Il faut les regarder avec beaucoup de patience pour qu'ils se mettent à parler. Et que disent-ils ? Je n'en sais rien, mais ils ont beaucoup à dire et ce qu'ils ont à dire est important.

— Le livre de Grünewald sur Alexandre I^{er}. Je le lis à cause de Fedor Kouzmitch³. Le tsar, grand enfant gâté, gâté par la nature, par la vie, beau, aimé des femmes, pleurant dans les bras de sa femme pendant qu'on assassine son père dans la pièce au-dessus de celle où il se trouve⁴. Visage noble et poupin...

15 février. — Mont d'Arbois. Toujours Alexandre I^{er}. Jusqu'en 1812, aucune vie religieuse, puis, alors que Moscou flambe, il demande à sa femme (qui est allemande) de lui prêter sa Bible, et, lisant ce livre, il change, il se croit un élu, ces textes le grisent comme ils ont

grisé tant de protestants et certains catholiques... Je m'étais couché dans de mauvaises dispositions, un peu repris par le monde, un peu inquiet de voir l'élément de folie qu'il y a dans la vie religieuse — et c'est la folie de la croix, mais je l'ai vue un moment par les yeux du monde, à cause de ce livre où parle malgré tout la voix du monde. Alexandre donne parfois l'impression d'avoir été un gigantesque imbécile (la Sainte-Alliance, cette nigauderie qui est devenue odieuse) mais le cœur était pur avec cette merveilleuse disponibilité du côté de l'Évangile qui caractérise tant de Russes de tous les temps. Ce que pensait de lui Napoléon : *Talma du Nord... Il lui manque une pièce, je ne sais laquelle; mais il lui en manque une*. Narcissisme de ce grand enfant solennel entiché d'abord de son visage et de sa silhouette, ensuite de son âme¹.

— Pour nous arracher du monde, nous avons besoin de la parole de l'Écriture qui nous rend à nous-mêmes. Dans le monde, on se perd, et jamais cela ne sera dit assez haut ni assez souvent par ceux qui doivent le dire... Mal prié ? Mais nous ne savons pas prier. Il me semble que c'est lorsque nous sommes à genoux que nous prions le plus mal et qu'autrement (un livre ou une plume à la main, ou en nous promenant), nous sommes tout à coup plus près de Dieu. Et qu'est-ce que tout cela veut dire ?

— Robert me disait, à propos de l'article de Cartier et des théories américaines sur l'origine de l'univers² : « Cela ressemble bien aux Américains d'imaginer un *big bang* à l'origine de notre univers. Nous voilà à Hollywood, dans un dessin de Walt Disney. L'Angleterre, elle, plus poétique, imagine une création qui serait une perpétuelle création, qui ne cesserait de naître. »

27 février. — De retour à Paris. Un feu de cheminée dans mon bureau. Cela ne m'étonne guère... Ce n'est pas la première fois. Le tuyau de la cheminée semblait fait de rubis et le feu ronflait comme un moteur d'avion. Moins de dix minutes plus tard, les pompiers étaient là et le feu s'est éteint assez vite. Un des pompiers m'a dit : « Le danger, c'est que le feu ne se glisse entre le plafond d'une pièce et le plancher de la pièce au-dessus. On ne sait jamais s'il y est ou non. Il peut rester caché huit jours, à couver, puis jaillir tout à coup du plancher, dans une

chambre voisine. Une femme a été ainsi grillée dans son lit. »

— On ne peut rien faire tant qu'on ne fait pas disparaître les obstacles qui nous séparent de Dieu. Semaines confuses et pénibles. Il ne faut pas que cette lutte contre le monde prenne toute notre énergie. Là est le danger. Ce serait une victoire à la Pyrrhus si elle nous empêchait de faire notre travail, l'œuvre pour laquelle nous sommes nés.

— Lu l'autobiographie d'une religieuse. Des phrases lui échappent qui sont à elles seules un monument de suffisance dont l'auteur n'a pas conscience. Elle dit plusieurs fois qu'elle veut être sainte et grande sainte. Bien, mais avec une complaisance certainement inconsciente, elle parle de « ma virginité, ma chasteté, ma pureté ». Elle a pour les Juifs une aversion non déguisée et qui me paraît suspecte de la part d'une « grande sainte ». Enfin, elle écrit fort mal (« Mon livre de délices devint *L'Imitation* », alors qu'elle veut dire : « *L'Imitation* devint mon livre de délices. » Il y aurait cent exemples de ce genre). Mais à travers tout cela, la volonté de Dieu se fait jour. Il est toujours émouvant de le surprendre au travail dans une âme. Pensé à certaines personnes qu'il ramène à lui. On nous parle toujours des merveilles qu'il accomplit dans le cœur des saints, on ne dit pas assez les miracles, les longs et patients miracles qu'il fait pour les autres, la délicatesse avec laquelle il leur parle tout en les laissant libres (là, précisément est la délicatesse). Même dans cette sorte d'Enfer qu'est le péché mortel, il sait nous atteindre, mais comment ? Il y a une heure, une seconde où il agit, si on le laisse agir — et parfois il a la miséricorde de ne pas nous consulter et d'agir malgré nous. Je suis moins étonné de ce qu'il fait pour des âmes d'élection comme celle de la religieuse dont j'ai dit un mot, que pour des hommes, des femmes qui sont dans le péché mortel, jusqu'aux yeux, et qui en meurent.

— Depuis un mois, un froid terrible étreint l'Europe. À présent, la température s'adoucit, mais on redoute le dégel qui fera fondre de très gros blocs de glace en amont de Paris.

— Dans les lettres du Père Surin, les pages sur Mme du Verger, grande visionnaire. Son autobiographie est comme tissée de lumière. Elle communie et voit devant

elle saint Barnabé en velours rouge semé d'étoiles, qui l'encense, bien que, nous dit-elle, *l'hostie fût déjà dans mon estomac*¹.

28 février. — Brûlé des papiers. Quelqu'un a agi à ma place, quelqu'un a tout fait. Je me suis effacé, j'étais passif et regardais avec tristesse cette destruction par le feu. Comment dire ces choses ? Mes mains déchiraient toutes ces pages et il me semblait que c'étaient les mains d'un autre, non les miennes, qui agissaient².

— Quand est-ce que tout cela a commencé, ce grand orage ? J'essaie de me souvenir et ne le puis. La minute où Dieu se met à l'ouvrage échappe à notre attention. Il faut lui demander de lutter à notre place et de faire de nous son champ de bataille.

— Lecture du beau livre de Max Picard sur le silence. Ce qu'il dit des visages humains, des visages sans silence, de ceux où se reflète la nature, des visages d'où sortent des cris discordants³.

3 mars. — À présent que le temps m'est mesuré, je veux aller encore plus lentement, comme si j'avais encore des dizaines d'années devant moi.

— Hier soir, écouté avec Robert et Anne une émission de Stanislas Fumet et du Père Daniélou sur les jésuites. Fumet a lu de merveilleux textes du Père de Caussade sur le sacrement du moment présent et du Père Surin sur les *assauts* de l'amour de Dieu, cette dernière page d'une couleur étonnante, à la fois vive, brutale, éblouissante, des phrases rocailleuses d'où jaillit la lumière, une violence, une passion spirituelle qui apparente ce jésuite à John Donne, mais avec plus d'optimisme, ou à Traherne, mais avec plus de force. On est enlevé comme par un ouragan.

— Ce matin, essayé de commencer un roman, mais... rien, pas un mot n'est sorti de ma plume. Je ne sais que dire. Cela m'est arrivé bien des fois.

7 mars. — La faute sépare de Dieu, c'est entendu, mais le pardon de Dieu est immense. On ne pense pas assez à l'histoire de David qui fit tuer Urie pour lui prendre sa femme, Bethsabée. Dieu le punit en faisant mourir leur premier-né, mais le second vécut, qui fut Salomon,

JEUNES ANNÉES (*Autobiographie*)

Partir avant le jour	649
Mille chemins ouverts	879
Terre lointaine	1043
Jeunesse	1265

NOTICES, NOTES ET CHOIX DE VARIANTES

<i>Avertissement</i> , par Jacques Petit	1471
<i>Notes et variantes</i>	1472

INDEX

<i>Index chronologique des titres</i>	1703
<i>Index des noms</i>	1713

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

JOURNAL

VII. LE BEL AUJOURD'HUI (1956-1957)

(suite)

VIII. VERS L'INVISIBLE (1958-1966)

IX. CE QUI RESTE DE JOUR (1966-1972)

AUTOBIOGRAPHIE

PARTIR AVANT LE JOUR

MILLE CHEMINS OUVERTS

TERRE LOINTAINE

JEUNESSE

Notices, notes, variantes et index

par Jacques Petit